

médian, historiquement et intellectuellement, de le présenter comme un homme « à la pliure de deux mondes », dont la pensée préfigurerait « le substrat d'une pensée classique ».

L'intérêt que procure la lecture de cette édition critique est constant. Radu Suci ne fait pas seulement preuve d'érudition, mais aussi d'humour, lorsqu'il propose parmi les annexes, outre des extraits de la correspondance de Du Laurens, un « index médico-pharmacologique », une sélection des principales substances botaniques et pharmacologiques de l'époque prescrites par Du Laurens, accompagnée d'une table des mesures et poids. Par ce geste, le commentateur quitte le métadiscours et semble participer au fonctionnement de son objet, franchir les frontières ordinaires de la relation critique, et vouloir très directement venir en aide à son prochain, le lecteur, fût-ce sur le mode du jeu, en lui indiquant les remèdes les mieux éprouvés autrefois. C'est sans doute une habile manière de signaler que le travail sur l'histoire de la mélancolie et de sa cure est encore et toujours une façon de parler de notre présent.

Ariane BAYLE

Valerio Del Nero, *Tradizione classica e cultura umanistica nel De disciplinis di Vives*, Côme, Polyhistor/New Press Edizioni, 2015, 242 p.

Cette trop courte notice pour présenter le dernier et important ouvrage de Valerio Del Nero. Grand spécialiste de Juan Luis Vives, et notamment du *De disciplinis*, sur lequel il a déjà publié l'étude de référence, intitulée *Linguaggio*

e filosofia in Vives. L'organizzazione del sapere nel De Disciplinis (Bologne, CLUEB, 1991), Valerio Del Nero nous propose une nouvelle réflexion sur le chef-d'œuvre de l'humaniste valencien. Ce texte est ici rapporté aux profondes mutations de l'univers culturel et religieux en train de se produire aux xv^e et xvi^e siècles, mutations auxquelles Vives est rendu particulièrement sensible par son attention à l'histoire, et en particulier à l'histoire du langage, sur laquelle Valerio Del Nero met l'accent. En ce sens, on peut dire du *De disciplinis* qu'il embrasse un certain nombre de problématiques que l'on retrouve, de façon plus éparse, chez des prédécesseurs comme Lorenzo Valla ou des contemporains tels qu'Érasme.

Sans en souligner artificiellement les originalités ni lui trouver une postérité factice, Valerio Del Nero voit dans les vingt livres qui composent cet ouvrage une tentative emblématique de la Renaissance européenne. Il ne suit pas exactement l'ordre du traité, puisque les deux premières parties (*De causis corruptarum artium* et *De tradendis disciplinis*) sont étudiées conjointement, mais épouse quand même le mouvement général du texte et en expose de façon détaillée les principales idées. Ces idées sont constamment mises en relation avec les autres écrits de Vives, ce qui fait de cette étude un peu plus qu'une simple analyse du *De disciplinis*: en fait, un livre complet sur l'œuvre vivésienne, depuis les opuscules de jeunesse jusqu'à la *Linguae latinae exercitatio*. Autant dire que l'outil sera très précieux pour les spécialistes, mais pas seulement, car il présente aussi un panorama de cette œuvre à des lecteurs qui ne l'ont guère fréquentée.

Il faut noter, à cet égard, que Valerio Del Nero contribue à la connaissance en zone italophone d'un auteur qui, comme en France, n'a pas reçu toute l'attention critique nécessaire. Ce faisant, il poursuit une tâche dont témoignait également sa récente traduction italienne du *De tradendis disciplinis* (*L'insegnamento delle discipline*, Florence, Olschki, 2011). La présente synthèse suscite chez son lecteur le désir que cet effort se prolonge dans une prochaine traduction en italien du *De causis corruptarum artium*. Avec rigueur, érudition et modestie, grâce à un état de la recherche impeccable, elle ouvre en outre des perspectives aux commentateurs à venir. On pense notamment aux aperçus sur le troisième tome, *De artibus*, que nous avons nous-même laissé de côté dans notre édition et dont Valerio Del Nero rappelle à juste titre qu'il reste largement à défricher (j'ajouterais, pour la zone francophone : à traduire). Avec une nouvelle biographie de l'humaniste, qu'entreprendra peut-être Enrique González, nul doute qu'il y aurait là une contribution essentielle aux études vivésiennes. On rendra grâce à Valerio Del Nero d'en poser les jalons.

Tristan VIGLIANO

Certitude et incertitude à la Renaissance, textes réunis par Margaret Jones-Davies et Florence Malhomme, Turnhout, Brepols, 2013, 195 p.

La dernière livraison de la SIRIR (Société Internationale de Recherches Interdisciplinaires sur la Renaissance) aborde un thème éminemment intéressant pour tout seizième siècle, car la période

est celle d'une remise en cause massive et polymorphe de vérités réputées intangibles. Comme le rappelle Annarita Angelini en préambule, dès le *Quattrocento* la certitude n'est plus l'attribut de la connaissance irréfutable, et un glissement s'opère progressivement de la métaphysique (l'enjeu consistant à montrer une vérité interne à l'essence des choses) vers la mathématique (l'enjeu étant de doter l'esprit de certitude), en sorte qu'au-delà du paradigme vrai/faux s'immiscent les différents niveaux de probabilité, et que la connaissance acquiert un caractère comparatif : pour les savants, la tâche consiste à réduire le doute et à mettre en perspective l'objet à connaître.

À partir de là se succèdent onze études d'ampleur inégale, suivant un ordre globalement chronologique, de la Florence médicéenne à Shakespeare et Descartes.

Dans la première, Annarita Angelini explique fort clairement la promotion difficile mais inexorable des modes d'accession à la vérité des artisans, ingénieurs et théoriciens de l'art, qui tâchent d'adosser leur savoir-faire à des règles incontestables. Le dessin joue un rôle capital en cette affaire, comme chose essentiellement mentale et rationnelle. L'achèvement du dôme de Santa Maria del Fiore par Brunelleschi marque une étape symptomatique, une victoire du possible et du « projet », avec ce qu'ils comportent de faiblesse humaine, sur les obstacles naturels objectifs. Ce nouvel état d'esprit intègre une sorte de *feedback* susceptible d'affiner les stratégies de l'artiste-ingénieur, comme le montre l'interrogatoire que mène le même Brunelleschi auprès de celui qu'il a persuadé,